

faction évidente ; mais enfin ce défaut, si c'en est un, est des plus excusables. Être trop beau, cela se pardonne.

Après un instant de silence, Mme de Kéroural ajouta :

— Et ne vous semble-t-il pas aussi que ce beau visage exprime la bonté ?

— Sans doute, madame la comtesse ; mais...

— Ah ! il y a un *mais*... Voyons un peu... Lequel ?

— Je n'aime pas le regard...

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien ; madame la comtesse m'en demande trop long. Je dis mon impression, mais il me serait impossible d'expliquer pourquoi cette impression existe.

Mme de Kéroural cessa d'interroger.

— A quoi bon prolonger l'entretien, se demanda t-elle, puisque Périne, incapable d'apprécier à tous les points de vue un homme aussi inattaquable que le baron, se permettait de trouver des taches au soleil.

Deux mois s'écoulèrent avec une rapidité féérique.

La vie passait comme un songe enchanteur.

Léonie se sentait heureuse, complètement heureuse ; le présent était si beau qu'il dépassait ses espérances, et l'avenir lui apparaissait à travers un prisme couleur de rose.

Jamais Gontran ne s'était montré si tendre, si prodigue de ces douces paroles qui, murmurées tout bas à l'oreille d'une femme, font battre son cœur et mettent dans son âme un brûlant délire.

Les projets matrimoniaux du baron et de la comtesse n'étaient plus un mystère pour personne ; les domestiques regardaient Gontran comme leur maître futur, et s'en réjouissaient, car, pensaient-ils, aussitôt après le mariage, le château de Rochetaille allait redevenir comme autrefois un lieu de plaisir où les fêtes succéderaient aux fêtes.

Léonie et M. de Strény ne se quittaient pour ainsi dire pas ; chaque jour, quand le temps était beau, ils sortaient ensemble, soit à cheval, soit en voiture, et faisaient dans les environs de longues excursions.

Marthe avait daigné se laisser séduire par une collection de jouets merveilleux que le baron avait rapportés de Paris tout exprès pour elle. Sans doute elle n'éprouvait point à son endroit une sympathie bien vive, mais elle le voyait maintenant sans déplaisir et sans chagrin.

N'avait-elle pas tout ce qui constitue, à cet âge, le parfait bonheur ? D'abord, Georgette, la compagne de ses jeux ; puis un régiment de Polichinelles articulés et de pantins disloqués comme des clowns ; et enfin Périne, c'est-à-dire l'incarnation de la tendresse et du dévouement dans ce qu'ils ont de plus délicat, de plus complet, de plus maternel.

Mme de Kéroural avait fait dresser dans la chambre de Périne deux petits lits jumeau pour Marthe et Georgette ; elle ne voyait plus sa fille qu'aux heures des repas, et, de temps en temps, le matin, pendant quelques minutes.

Parfois la femme de Jean Rosier embrassait Marthe avec une émotion attendrie en murmurant tout bas :

— Pauvre enfant, pauvre chère enfant, tu ne sais pas que cet homme est en train de te voler le cœur de ta mère !

Somme toute, sauf les inquiétudes de Périne, la paix et le bonheur régnaient, au moins en apparence, au château de

Rochetaille. Tout le monde y semblait heureux. Le baromètre était au beau fixe ; rien n'annonçait que le mauvais temps fût proche, et, de quelque côté que le regard se tournât pour interroger l'horizon, il n'entrevoyait nulle part les effrayants symptômes, précurseurs de l'orage.

Et qui sait si ce bonheur apparent n'allait pas se changer en un bonheur réel ? Qui sait si Gontran de Strény, marié à une femme belle de visage et de cœur, devenu maître d'une grande fortune et instruit par les rudes leçons de sa trop longue jeunesse, ne se déciderait point enfin à rompre courageusement avec les mauvais instincts de sa nature et les déplorables habitudes de toute sa vie et si l'influence bénie d'une compagne adorable ne le métamorphoserait pas ?

De tels miracles sont rares, nous le savons bien, mais enfin nous en pourrions citer des exemples.

XVI.—Une lettre.

Octobre finissait. L'automne était d'une beauté merveilleuse et d'une douceur exceptionnelle. Le soleil radieux brillait chaque jour dans un ciel presque sans nuage et dorait les vieux arbres du parc.

Un matin, trois quarts d'heure tout au plus avant l'heure du déjeuner, le facteur rural apporta pour Gontran une lettre timbrée de Paris et qui lui fut immédiatement montée dans sa chambre.

Quand la cloche sonna et quand le baron descendit à la salle à manger il était plus pâle que de coutume, et, malgré son empire sur lui-même, il ne pouvait empêcher son visage d'exprimer une préoccupation profonde, une vive inquiétude.

Cette expression inaccoutumée n'échappa point à Mme de Kéroural.

— Mon Dieu, Gontran, s'écria-t-elle, qu'avez-vous ?

— Moi, chère cousine ? absolument rien, répondit-il.

— Bien vrai ?

— N'en doutez pas. Que pourrai-je avoir ? je vous le demande.

— Je ne sais. Peut-être avez-vous reçu ce matin des nouvelles qui vous contrarient.

— En aucune façon, je vous assure.

— Cependant vous êtes pâle et vous semblez soucieux. A vous voir, j'aurais juré que quelque chose vous préoccupait vivement.

— Eh bien ! chère cousine, fit Gontran en appelant sur ses lèvres un sourire un peu forcé, vous vous seriez trompé, voilà tout. Je n'ai ni préoccupation, ni soucis, ni chagrins, et je n'en puis avoir d'aucune sorte, seulement j'ai mal dormi cette nuit, et, de mon insomnie, résulte ce matin un peu de migraine qui sera passée ce soir. J'aurais voulu ne point vous inquiéter pour si peu de chose. Mais il est impossible de rien vous cacher.

— Et ce n'est que de la migraine ? demanda Léonie à demi rassurée.

— Pas autre chose.

— Cela ne peut avoir aucune suite fâcheuse ?

— Aucune.

— Souffrez-vous beaucoup ?

— Infinitement moins qu'il y a deux heures. Je me sens